

VOLTAIRINE DE CLEYRE

“ LA VOIX DANS LES TÉNÈBRES ”

ET AUTRES TEXTES

La voix dans les ténèbres

5

L'Individualiste et le Communiste : Un Dialogue
(avec Rosa Slobodinsky)

8

Le salaire d'une apostate

18

Un coup d'œil sur le communisme

22

La souffrance du corps

27

La voix dans les ténèbres

Qui suis-je ? — L'un seulement parmi les plus communs du commun peuple,

Un corps usé, une âme flétrie et ratatinée ;

De quel droit chanterais-je ? Aucun. Aussi ne chanterai-je pas. Je ne le puis.

Pourquoi gâter avec mes lamentations les rythmes et les rimes des beaux chants de ce monde ?

Je ne sais pas — ni pourquoi les sifflets poussent des cris perçants ou les roues marmottent sans jamais cesser,

Ni pourquoi il suffit que je touche à quelque chose pour qu'il en sorte un son de cliquetis, de heurt, de choc, de discorde.

Je ne sais pas ; — Je ne connais que ceci : je suis né pour vivre tant qu'*il* durera,

Fredonnant, maudissant, riant en sa compagnie et le faisant rire.

Cet " il " c'est mon souffle. Et c'est en ronchonnant qu'il s'échappe de ma gorge.

Oh vous, là-haut, je vous ai entendu prêcher ; je suis " l'image de Dieu défigurée ",

" Au ciel la récompense m'attend " ; " dans l'au-delà, je serai rendu parfait ",

Il y a des siècles que vous ressassez cet hymne, mais que voulez-vous qu'il m'importe, à moi ?

Si vous aviez entendu comment — dans la fumée et le charbon, dans le cambouis et dans les ordures ;

Dans la poussière, dans la boue, dans la suie et dans la vase, dans les ténèbres visqueuses —

Comment les roues transforment votre hymne en accents d'horreur, de dégoût et de malédiction !

— L'invite à la prostitution, le sourire de mépris et l'acceptation de l'offre ; les chuchotements des bandits ;

Le ricanement du joueur, le dernier râle du suicidé, le hoquet de l'ivrogne :

Si vous les aviez entendus vous vous écrieriez “ leur récompense, c'est la damnation ”.

— Si vous les aviez entendus, je vous le dis, votre hymne de la “ récompense dans l'au-delà ” vous resterait dans la gorge.

Et vous, avec votre science, vos diplômes, vos livres et vos longues explications,

Qui racontez comment je suis monté de la poussière des âges,

Monté des sables de la mer, des forêts primitives ignorées,

Comment je suis devenu le bourgeon et la promesse d'un monde en pleine croissance,

Comment je me suis élevé, orgueilleux et triomphant, de la race des bêtes ! —

Si vous saviez comme vos mots bourdonnent dans le fracas des roues des machines !

Si vous saviez comme mon cœur se soulève et s'irrite : “ Menteurs !

« De tous les bourgeons de la terre, nous sommes les plus flétris et les plus fanés !

« Quelle bête parmi les bêtes n'est pas plus fière et plus libre que nous ? »

Et vous qui célébrez en paroles ronflantes l'exaltation universelle de l'Homme,

La beauté du sacrifice, la dette de l'avenir, l'immortel présent,

La gloire de s'user, l'absorption par la Mort de l'être dans l'Être,

Si vous saviez de quel jargon ça à l'air, ici, au fond de cette usine, vous vous tairiez.

N'y a-t-il personne pour me dire des paroles qui aient un sens, pour *moi* ?

Pour moi, tel que je suis — l'ouvrier ignorant, grossier, à l'âme flétrie ?

Pour moi, que Dieu et la Science ont également étiqueté " déchet ",

Pour moi, qui ne connaît rien d'autre que travailler ; rien d'autre que la sueur, la saleté et la douleur ;

Pour moi dont vous ricanez et que vous méprisez, vous, là-haut, qui chantez tandis que je ronchonne ?

Pour moi comme me voilà, — tel que je suis — non point mourant, mais en vie.

Non point mon avenir ; mais mon présent ! Mon corps, mes besoins, mes désirs ! N'y a-t-il personne,

Au milieu de cette ruée de fantômes — de Dieux, de Sciences, de Logiques,

De Philosophies, de Morales, de Religions, d'Economies dont je n'ai que faire ;

Ces ombres au pied des autels desquels vous vous prosternez, ces Fictions pesantes et dépourvues de moelle, —

N'y a-t-il personne qui pense ; n'y a-t-il rien qui puisse aider mon moi ronchonnant et stupide ?

par delà la mêlée

N°12 – 2^e Série

Fin Juin 1916 (pp. 1-2)

L'Individualiste et le Communiste :

Un Dialogue *

Rosa Slobodinsky & Voltairine de Cleyre

Individualiste : « Notre hôte requiert que je me présente — Excusez-moi, monsieur, mais n'ai-je pas le plaisir de rencontrer l'orateur communiste qui prit la parole au meeting à Blank street hier soir ?

Communiste : Votre visage me semble familier, également.

Indv : Vous m'auriez vu là-bas sans aucun doute, ou dans un endroit semblable. Je suis heureuse de pouvoir vous parler, car votre discours a démontré que vous étiez quelqu'un penseur. Peut-être —

Com : Ah, en effet, je vous reconnais maintenant. Vous êtes une adepte de l'Anarchisme Capitaliste !

Indv : Anarchisme capitaliste ? Oh, soit, si vous choisissez de l'appeler ainsi. Les labels me sont indifférents ; je n'ai pas peur de ces épouvantails. Qu'il en soit ainsi, alors, « anarchisme capitaliste ».

Com : Eh bien, je vais vous écouter. Je ne pense pas que vos arguments auront beaucoup d'effets, cependant. Avec quel élément de votre Sainte Trinité commencerez-vous : la Terre Libre, la Monnaie Libre, ou la Libre Compétition ?

Indv : Celui que vous souhaitez.

Com : La Libre Compétition alors. Pourquoi faire cette demande ? La compétition n'est-elle pas déjà libre ?

Indv : Non. Mais l'un des trois facteurs dans la production est libre. Les travailleurs et travailleuses sont libres de se concurrencer les uns les autres, et les capitalistes entre eux

aussi, dans une certaine mesure. Mais entre classe travailleuse et capitalistes, il n'y a aucune concurrence, parce que, du fait des privilèges donnés par le gouvernement au capital, d'où le volume monétaire en circulation et les taux d'intérêts sont régulés, les propriétaires ont la possibilité de garder les travailleurs et travailleuses dépendants d'eux pour l'emploi, rendant de ce fait la condition de l'asservissement salarial perpétuelle. Aussi longtemps qu'une personne, où qu'une classe d'individus, est apte à empêcher à d'autres le fait de travailler pour elles-mêmes parce qu'elles ne peuvent pas s'approprier les moyens de production ou capitaliser leurs propres produits, aussi longtemps ces autres ne sont pas libres de concurrencer librement avec celles et ceux ayant obtenu par privilège l'accès aux moyens de production. Par exemple, voyez-vous une concurrence entre l'agriculteur et son employé ? Ne pensez-vous pas qu'il préférerait travailler pour lui-même ? Pourquoi le fermier l'a-t-il embauché ? N'était-ce pas pour pouvoir tirer un profit de son travail ? Et est-ce que l'employé lui donne alors ce profit de bonne volonté ? Ne préférerait-il pas détenir la totalité du produit de son propre travail ?

Com : Et donc ? Qu'est-ce que cela prouve ?

Indv : J'y viens. Maintenant, est-ce que cette relation entre le fermier et son employé ressemble à une affaire coopérative entre égaux, libres d'être en compétition mais choisissant de travailler ensemble pour leur bénéfice mutuel ? Vous savez bien que ce n'est pas le cas. Ne voyez-vous pas que puisque l'employé ne renonce pas de bonne volonté à une partie de son produit (Et il est hors de la nature humaine de dire qu'il le fait), il doit y avoir quelque chose qui le force à le faire ? Ne voyez-vous pas que la nécessité de faire affaire avec un employeur est forcée sur l'employé par son incapacité à contrôler les moyens de production ? Il ne peut pas s'employer lui-même, et ainsi il doit vendre son travail avec un

désavantage au propriétaire de la terre et du capital. Par conséquent, il n'est pas libre de concurrencer son employeur pas plus que le prisonnier est libre de concurrencer avec son geôlier.

Com : Eh bien, j'admets cela. Il est certain que l'employé ne peut pas concurrencer son employeur.

Indv : Alors vous admettez qu'il n'y a pas de Libre Compétition dans la société actuelle. En d'autres termes, vous admettez que la classe travailleuse n'est pas libre de faire compétition aux propriétaires du capital, parce qu'elle n'a pas, et ne peut pas acquérir, les moyens de production. Maintenant, pour votre « Qu'est-ce que cela prouve ? ». Il s'ensuit que si la classe travailleuse avait libre accès à la terre et à l'opportunité de capitaliser les produits du travail individuel, les travailleurs et travailleuses pourraient s'employer en autonomie de la classe capitaliste, ou, si les personnes travailleuses étaient employées par d'autres, leur salaire ou leurs rémunérations augmenteraient jusqu'au plein produit de leur labeur, car aucune personne ne travaillerait pour autrui pour moins que ce qu'elle pourrait obtenir en travaillant pour elle-même.

Com : Mais vos idées sont les mêmes que celles des Communistes ? Pourquoi tout cela pour me convaincre que les moyens de production doivent être pris des mains de la bourgeoisie et donnés à tous ? Les Communistes croient en cela ; c'est précisément ce pour quoi nous nous battons.

Indv : Vous m'avez mal compris si vous pensez que nous souhaitons prendre ou donner quoi que ce soit. Nous n'avons pas de schémas régulant la distribution. Nous ne substituons rien, ne faisons pas de plans. Nous faisons confiance à l'infailible balance de l'offre et de la demande. Nous affirmons qu'avec l'égalité d'opportunité de produire, la division de la production approchera un niveau d'équitable distribution, mais nous n'avons pas de méthode pour « décréter » une telle égalisation.

Com : Mais certaines personnes ne seront-elles pas fortes et habiles, d'autres faibles et malhabiles ? Est-ce que l'une ne spoliera pas l'autre parce qu'elle est plus rusée ?

Indv : Impossible ! Est-ce que je ne viens pas juste de vous montrer que si une personne en contrôle une autre et son mode de vie, c'est parce qu'elle contrôle les opportunités de produire ? Elle le fait grâce à un privilège gouvernemental spécial. Maintenant, si ce privilège est aboli, les biens fonciers inoccupés deviennent libres et il devient possible aussi de capitaliser les produits grâce à la suppression de l'intérêt ; et une personne plus forte ou plus intelligente ne pourra alors pas tirer profit d'autrui, car elle ne pourra empêcher les autres de s'émanciper et de s'employer de façon autonome. La cause de l'assujettissement est supprimée.

Com : Vous appelez cela l'égalité ! Qu'une personne puisse avoir plus que les autres simplement parce qu'elle est plus forte ou plus intelligente ? Votre système n'est pas meilleur que celui que nous avons actuellement. Contre quoi nous battons-nous si ce n'est cette inégalité des richesses et des possessions ?

Indv : Mais qu'est-ce que l'égalité ? Est-ce que l'égalité signifie que j'ai le droit de profiter du travail d'autrui ? En aucun cas. L'égalité signifie simplement la liberté de chaque individu de développer l'entièreté de son être, sans être gêné par autrui, qu'il soit plus fort ou plus faible.

Com : Quoi ! Vous voudriez que le faible souffre parce qu'il est faible ? Il peut avoir autant de besoins que le fort, voire plus, mais s'il n'est pas capable de produire, qu'est-ce qu'il devient de son inégalité ?

Indv : Je n'ai rien contre le fait que vous puissiez donner une partie de votre production à la personne faible si tel est votre désir.

Com : Et vous revoilà avec la charité. Le Communisme rejette la charité.

Indv : Je me suis souvent émerveillée des mathématiques communistes. *Mon* acte, vous l'appellez charité ; *notre* acte n'est plus la charité. Si une personne fait une action bienveillante, vous la stigmatisez ; si une personne plus une autre, regroupées et recevant le nom de « commune », font la même chose, vous louez leur action. Par quelque espèce d'alchimie apparentée à la transmutation des métaux, l'arsenic de la charité devient l'or de la justice ! Étrange calcul ! Ne voyez-vous pas que vous fuyez un épouvantail à nouveau ? Vous changez le nom, mais la nature d'une action n'est pas altérée par le nombre de personnes qui y participent.

Com : Mais ce n'est pas la même action. Pour moi de vous donner de l'aide par pitié est la charité du possédant à l'inférieur. Mais de baser la société sur le principe : « de chacun selon ses capacités à chacun selon ses besoins » n'est en aucun sens de la charité.

Indv : C'est une discrimination plus fine que la logique ne puisse justifier. Mais supposons que, pour le moment, nous abandonnions la discussion sur la charité, qui est vraiment un point mineur, comme les discussions suivantes le montreront.

Com : Mais j'affirme que c'est très important. Voyez ! Prenons deux individus travailleurs. L'un peut faire cinq paires de chaussures par jour ; l'autre, peut-être, pas plus de trois. Selon vous, la personne moins productrice sera privée des jouissances de la vie, ou en tout cas ne pourra pas obtenir autant que l'autre, à cause d'une incapacité naturelle, une chose qui n'est pas de sa faute, à produire autant que son concurrent.

Indv : Il est vrai que dans les conditions présentes, il y a de telles différences en pouvoir productif. Mais celles-ci seront, en grande partie, annihilées par le développement des machines et la capacité de les utiliser en l'absence de privilèges. De nos jours la majorité des gens qui travaillent ont des occupations peu sympathiques. Pourquoi ? Parce qu'ils n'ont

ni la chance de découvrir ce pour quoi ils sont compétents, ni l'opportunité de s'y consacrer. Ils mourraient de faim en cherchant ; ou, s'ils l'avaient trouvé, ils n'auraient que la déception d'être tenu en dehors des rangs d'une voie professionnelle déjà surpeuplée. Les métiers sont, par la force des circonstances, ce qu'ils étaient jadis par la loi : des questions d'héritage. Je suis tailleur parce que mes parents étaient tailleurs, et il était plus facile pour eux de m'initier à cette occupation plutôt qu'une autre, bien que je n'aie aucune prédisposition particulière pour elle. Mais en postulant l'égalité des chances, c'est-à-dire le libre accès et le capital sans intérêt, lorsqu'une personne se trouve dans l'incapacité de fabriquer des chaussures aussi bien ou aussi rapidement que ses collègues, elle pourrait chercher rapidement une occupation plus agréable.

Com : Et cette personne sera forcée de voyager d'un métier à l'autre !

Indv : Eh bien, non. Lorsque vous avez admis que la compétition n'était actuellement pas libre, n'ai-je pas dit que lorsqu'elle le deviendrait, deux possibilités s'offriraient alors aux travailleurs et travailleuses : soit ces personnes s'emploieront elles-mêmes, soit les contractants seront forcés de leur payer la pleine valeur de leurs produits. Le résultat sera une demande accrue de travail. Aptes à s'employer eux-mêmes, les producteurs prendront la pleine mesure de leur production, que ce soit en travaillant indépendamment, par contrat, ou de façon coopérative, puisque la compétition d'opportunités, si je puis la présenter ainsi, détruira la possibilité de faire des profits. Avec la récompense du labeur accrue à l'entièreté de son produit, un plus haut niveau de vie suivra nécessairement ; les gens demanderont plus, en proportion de leur développement intellectuel ; avec la satisfaction des besoins viennent de nouveaux désirs, qui garantissent tous une demande de travail

constante. Par conséquent, toute personne aura son moyen de subsistance assuré.

Mais vous devez considérer également que le changement de métier n'est plus l'affaire difficile qu'il était autrefois. Il y a des années, un mécanicien ou un ouvrier devait effectuer de quatre à sept ans d'apprentissage. Personne n'était un ouvrier consciencieux jusqu'à ce que l'on connaisse toutes les différentes facettes de notre métier. Aujourd'hui, tout le système de production est révolutionné. On devient des spécialistes. Le travail de cordonnerie, par exemple, va consister à passer ses journées à coudre une couture particulière. Le résultat est une grande rapidité et compétence dans un laps de temps relativement court. Aucune force ou habileté conséquente n'est requise ; la machine fournit les deux. Maintenant, vous verrez facilement que, même en supposant qu'un individu change de vocation une demi-douzaine de fois, il ne voyagera pas très longtemps avant de trouver l'occupation à laquelle il est adapté et dans laquelle il peut rivaliser avec succès avec les autres.

Com : Mais en admettant cela, ne croyez-vous pas qu'il y aura toujours des individus plus productifs que d'autres ? Comment les empêcher d'obtenir des avantages sur les moins fortunés ?

Indv : Certes, je crois qu'il existe de telles différences de capacité, mais je nie qu'elles puissent conduire à l'iniquité que vous craignez. Supposons que A produit plus que B ; est-ce que A porte préjudice à B d'aucune façon tant qu'il ne l'empêche pas d'utiliser son labeur pour exploiter la nature, avec des facilités égales à lui-même, soit par le travail indépendant ou par contrat avec d'autres ?

Com : Est-ce cela que vous appelez juste ? Est-ce que cela produira une communion mutuelle des êtres humains ? Si je vous vois profiter de choses que je ne peux pas espérer obtenir, que pensez-vous des sentiments que j'aurai envers vous ? Ne vous envierai-je pas et ne vous haïrai-je pas,

comme les pauvres envient et haïssent les riches aujourd'hui ?

Indv : Pourquoi détesteriez-vous un homme parce qu'il a une vision plus fine ou une meilleure santé que vous ? Voudriez-vous détruire le manuscrit d'une personne parce qu'elle vous excelle en calligraphie ? Souhaiteriez-vous couper la longueur superflue des cheveux de Samson pour la répartir entre toutes les personnes aux cheveux courts ? Voudriez-vous couper une tranche du génie du poète et la mettre dans l'entrepôt commun pour que tout le monde puisse en prendre une part ? S'il se trouvait dans votre quartier une belle femme qui consacre ses sourires à votre frère, vous mettriez-vous en colère et insisteriez-vous pour qu'ils soient « distribués selon les besoins » de la Commune ? Les différences entre compétences individuelles ne sont pas, en liberté, assez grandes pour porter préjudice à qui que ce soit ou perturber l'équilibre social. Personne ne peut avoir la force productive de trois êtres humains ; et même si un tel écart était possible, il ne créerait jamais le gouffre qui se trouve entre la fortune d'un Vanderbilt et celle d'un aiguilleur.

Com : Mais en établissant l'égale justice, le Communisme éviterait la possibilité même de l'injustice.

Indv : Est-il juste de spolier le talent pour récompenser l'incompétence ? Est-il juste de dire que l'outil que l'outil n'appartient pas à la personne qui l'utilise, et que le produit n'appartient pas au producteur ; mais qu'ils reviennent aux autres ? Est-il juste de priver le travail de sa récompense ? La justice que vous recherchez ne réside pas dans une telle injustice, où l'égalité matérielle ne peut être atteinte qu'au point mort de la médiocrité. À mesure que la liberté contractuelle s'élargit, les sentiments et les sympathies les plus nobles s'élargissent invariablement. Avec libre accès au sol et au capital, aucune inégalité flagrante dans la distribution ne pourrait en résulter. Aucun individu producteur ne pourra

monter bien au-dessus ou descendre bien au-dessous de la journée de travail moyenne. Seul le pouvoir d'asservir en contrôlant l'emploi et l'utilisation de la main d'œuvre peut créer des différences aussi importantes que celles dont on est actuellement témoins.

Com : Alors vous déclarez que votre système résultera pratiquement en la même égalité que celle que le Communisme demande. Et pourtant, en admettant cela, une telle égalité vous prendra une centaine, un millier d'années à être réalisée. Pendant ce temps, des gens meurent de faim. Le Communisme ne propose pas d'attendre. Il propose de rectifier les choses ici et maintenant ; les arranger plus équitablement pendant que nous sommes ici pour le voir, et non pas d'attendre quelque chose que seuls nos arrière-arrière-petits-enfants pourront connaître. Pourquoi ne pouvez-vous pas vous joindre à nous et nous aider à faire quelque chose ?

Indv : Oui, nous pensons que l'égalité relative obtiendra une société libre, tandis que les préarrangements, l'institution, la « direction » ne pourront jamais mener à un tel résultat. En écartant le fait que tout arrangement est un coup porté au progrès, il s'agit aussi d'une chose impossible à faire. Les pensées, comme toutes choses, changent, et croissent, mûrissent. Vous ne pouvez pas sauter de la graine à l'arbre parfait en un instant. Aucun système de société ne peut être institué aujourd'hui en étant sûr qu'il s'applique aux exigences de l'avenir ; ceci ne peut s'ajuster que sous un régime de liberté. C'est la différence essentielle entre le Communisme et la Coopération. L'un fixe, ajuste, arrange les choses, et tend à la rigidité qui caractérise les coquilles vides des sociétés passées ; l'autre fait confiance à la survie des arrangements les plus adaptés et à l'élargissement des sympathies humaines en fonction de la liberté ; l'assurance que ce qui est dans la voie du progrès,

tendant vers l'idéal industriel, obtiendra, en ayant le champ libre, une force d'attrait supérieure.

Maintenant, soit vous admettez qu'il y aura, sous le régime de liberté, différents arrangements sociaux dans différentes sociétés, certaines de natures communistes, d'autres plutôt l'inverse, et la compétition augmentera, nécessairement entre elles, laissant aux résultats le soin de déterminer quel arrangement est le meilleur ; soit vous écraserez la concurrence, instituerez le communisme, nierez la liberté et défiez le progrès. Ce dont le monde a besoin, mon ami, n'est pas de nouvelles façons d'instituer des choses, mais d'abolir les restrictions sur l'opportunité.

The Twentieth Century
N° 15, June 18, 1891

* **Note de Ni dieu, ni cesar, ni tribun [traduction] :**

Article tiré et traduit du recueil de texte « Markets not Capitalism », sous le nom : « The Individualist and the Communist : a Dialogue ».

Voltaire de Cleyre devient anarchiste en 1887, suite au « procès des martyrs de Chicago », pendant lequel quatre anarchistes furent condamnés à mort par pendaison après avoir été accusés à tort d'être responsables de l'affaire d'Haymarket Square.

Proche de Dyer D. Lum et des anarchistes de Boston, elle défendait la conception individualiste et mutuelliste de l'anarchisme, avant de plus tardivement s'intéresser à l'anarcho-communisme et se rallier à l'anarchisme sans adjectif.

Strictement anticapitaliste, Voltaire de Cleyre accepte cependant dans ce texte l'épithète – très péjorative – « d'anarchiste capitaliste », probablement la première occurrence historique de ce terme dans une publication. L'expression « anarchisme capitaliste » sera « réinventée » par Murray Rothbard dans les années 1950, 60 ans plus tard, sans aucun lien avec – et sans aucune connaissance de – son utilisation ici.

Rosa Slobodinsky, de son vrai nom Rachelle Yarros, était une gynécologue et militante féministe et anarchiste individualiste. Elle était mariée à l'anarchiste individualiste Victor Yarros, qui contribuait fréquemment au journal de Benjamin Tucker, *Liberty*. [nidieunicesarnitribunfrançais.wordpress.com]

Le salaire d'une apostate

J'ai péché et j'ai reçu le salaire de mon péché, qui fut terrible. Il n'est point de pardon pour moi. Que personne ne s'imagine, d'ailleurs, qu'il y a un pardon pour les péchés ; les dieux ne sauraient pardonner.

Ce que fut mon péché et ce que fut son châtiment, le voici : c'est que je délaissai mon dieu pour suivre un étranger — peu de temps, il est vrai, bien peu de temps — et lorsque je voulus revenir, je trouvai fermé le chemin du retour. Ne plus pouvoir adorer, tel fut mon châtiment.

Que mon dieu ne veuille plus de moi, ô le triste destin ! — Mon dieu était la Beauté et je ne suis pas belle ; je ne l'ai jamais été. Point de grâce en mes membres rugueux. Alors que la gloire d'un œil brillant me produit l'effet de l'éclat des étoiles contemplant du fonds d'un puits, mes yeux sont mornes et éteints, et il en a toujours été ainsi. La lèvre ciselée et la joue où resplendit la splendeur de la vie ne sont point mon apanage, et nul n'a jamais goûté à cette coupe de vin bouillonnant. Mon teint est terreux et, à cause de ma laideur, je me tiens dans l'ombre, afin d'échapper aux regards du soleil et de ceux des bien aimés de mon dieu.

Un jour, dans mon coin ignoré, derrière mon rideau d'obscurité, je jetai à la dérobée un regard sur la gloire du monde : j'en éprouvai une joie comme seuls peuvent en ressentir les êtres laids, silencieux et adoreurs, s'oubliant et oubliés. Alors, en mon cerveau, se refléta l'incendie du soleil agonisant sur la grève, la lisière d'or qui sépare le sable et la mer, la frontière où l'écume mouvante vient flamber et périr. Alors, en mon cerveau, la lune pâle descendit pour illuminer les flots de la rivière et y danser comme un fantôme. Alors, en mon cerveau, s'élevèrent les flancs des hautes montagnes, le

monde des rochers qui se surplombent quîètement et s'élancent vers le ciel, solitaires et conquérants. Alors, en mon cerveau, en mon étroit cerveau, derrière cette mince et laide paroi osseuse, et la vilaine peau jaunie qui la recouvre, — en mon cerveau s'étendit le désert lointain, dont l'horizon d'un bleu profond est semé d'une poussière d'étoiles, — une poussière semblable à celle que j'avais contemplée mainte nuit déjà, tapie à l'ombre de l'herbe des prairies. Alors ondulèrent les océans d'épis en maturité et les champs de fleurs épanouies ; et les papillons frivoles parcouraient les airs au gré de leurs caprices ; et les nuées légères tempéraient l'ardeur du soleil ; et des roches les ruisseaux murmurants tombaient en cascades éblouissantes.

En mon cerveau, mon cerveau silencieux et ignoré lui-saient les yeux que j'aimais fixer, fleurissaient les lèvres que je n'osais baiser, étincelaient les faces sculpturales et les chevelures bouclées. Ces visions ne quittaient jamais mon Séjour enchanté, mon Palais de la Beauté, le Temple de mon dieu. Je fermai ma porte à la vie vulgaire et j'adorai chez moi. Jamais chose vivante, voltigeante, radieuse ; jamais organisme où la Beauté réside comme une hôtesse ne comprendra la joie extatique d'un être solitaire, et repoussant comme un reptile, accroupi sur le sol sombre, replié sur lui-même, immobile, et tressaillant en la présence de la Toute Beauté, alors que physiquement, il s'y sent totalement étranger.

Mais les dieux sont foule. Et un dieu étrange, un jour, vint me trouver. Il se tenait debout sur le sol plein d'ombre et ses bras noueux me faisaient signe. Son maigre visage et ses joues flasques n'exhalaient aucune beauté ; mais du haut en bas de son corps, ses muscles saillaient comme des vipères, et ses yeux sombres flamboyaient. En le regardant, je sentis bondir des forces prisonnières au dedans de moi-même, — dans la terre, dans l'atmosphère, dans le soleil ; toutes palpitaient à l'unisson du cœur de cette divinité sauvage. La Beauté dispa-

rut de mon Séjour enchanté et là où s'étaient dressés ses mirages, j'entendais maintenant le rugissement et la rumeur des machines, le bruit des chaînes qui se forgeaient et qui s'étendaient jusqu'au soleil, des chaînes destinées à contenir les marées et des chaînes destinées à contenir les vents. Des lueurs singulières traversaient les murs épais aussi facilement que s'il se fût agi d'une couche d'air ; elles traversaient la croûte terrestre elle-même pour atteindre les vastes fournaies intérieures. Et, dans ces abîmes en ébullition, les regards du dieu plongeaient avec un sourire de triomphe. Il leva les yeux au ciel, puis les jetant, de côté, sur moi, il partit.

Et mon péché, mon terrible péché pour lequel il n'est pas de rémission, le voici : Je l'ai suivi, ce dieu Energie, je l'ai suivi, ce dieu Vigueur, et, en cette heure néfaste, j'ai juré de ne plus rien avoir à faire avec la Beauté, ce dieu qui ne m'avait rien donné. J'ai juré d'adorer celui auquel je me sentais apparentée, laid mais agile, déterminé, hardi, audacieux, créateur et destructeur de matière, repétrisseur du monde. Je le suivis, j'aurais volé à son côté ! Je l'aimais, — non point avec la quiète extase d'une joie débordante, telle que mon ancien dieu m'en abreuvait, — mais avec des veines en feu, avec impétuosité, avec enthousiasme. « Je t'aime, m'écriai-je, aime-moi en retour. » Et je voulus me jeter à son cou. Il se retourna, m'écarta rudement et s'enfuit de par le monde, me laissant gisante, brisée, perdue de souffrances. Et je rampai jusqu'à ma caverne, trébuchant, — aveugle, sauf à la vision hallucinante de ma honte, — sourde, sauf au bruit du sang enfiévré coulant en mes artères.

Mes douleurs n'existent plus. La vue m'est revenue. Je me soucie peu du dédain et de la brutalité de ce dieu féroce, qui n'a jamais été le mien. Mais voici : en mon Séjour enchanté, tout est muet et nu maintenant : nulle image ne se reflète sur les miroirs des parois ; nulle clochette ne se balance en chantant sous la nef sans écho. Des formes surgissent et passent ;

mais ni les flancs des montagnes ni le sable, ni la mer, ni le torrent frémissant, ni les fleurs, ni les visages radieux des bien aimés de mon dieu ne me font tressaillir. Pas la moindre émotion, la moindre petite sensation, alors que du bout des doigts, je touchais la splendeur des étoiles. Tout cela m'a quitté comme une onde. Parcheminée au dehors, argile au dedans, voilà ce que je suis. Point de merveilles derrière la paroi osseuse et laide : rien qu'un Temple désert. Je ne peux plus aimer, je ne peux plus adorer, je ne peux plus prendre goût à quoi que ce soit. Une vie tout entière de fidélité n'a pu compenser une heure d'apostasie.

C'est juste. C'est la loi. Je suis une parjure. Et les dieux m'ont payé le salaire d'une apostate.

pendant la mêlée

N°2 – 1^{re} Série

5 Décembre 1915 (p. 2)

Un coup d'œil sur le communisme

« *Jette ton pain sur la face des eaux,
car avec le temps tu le retrouveras.* »

(Rev. Alfred Taylor, *Harvest Home*, 1868)

Il y a deux ans, dans un petit salon des quartiers chics, dans la maison d'un tisserand de Philadelphie, un groupe avait coutume de se réunir toutes les deux semaines pour discuter des différences entre Individualisme et Communisme. On y trouvait généralement quelques quinze communistes et cinq ou six individualistes. Qu'il soit déjà reconnu ici que bien que toutes ces personnes étaient sincères dans leur recherche de la vérité, chaque camp était convaincu que l'autre faisait ses recherches dans la mauvaise direction, et pourtant autant que je puisse le constater nous étions toujours du même avis. Après une année de discussions, la substance de ces discussions fut résumée en un dialogue, paru dans le *Twentieth Century*. Plusieurs jours passèrent, et un nouveau fragment, écrit par M. Zametkin et critiquant le dialogue paru dans le *Twentieth Century*, paru dans le *People* du 17 Juillet.

En entreprenant une brève réponse à cette critique je n'entend pas parler au nom de ma co-autrice, Madame Slobodinsky. En temps qu'Individualiste, je ne peux pas m'exprimer au nom de l'« école ». C'est l'avantage que je possède sur ma critique. L'Individualisme pourrait être défini comme un qualificatif général pour des personnes ne s'accordant que sur une chose, c'est qu'elles ne sont pas forcées de s'accorder sur quoi que ce soit d'autre. Mais lorsque l'on commence à discuter du Communisme, on commence à représenter un courant commun à beaucoup de gens ; et si l'on ne représente pas ce courant correctement, on doit immédiatement se corriger —

ou bien de subir l'excommunication. Je suspecte les arguments présentés par le « communiste imaginaire », qui n'étaient réellement qu'une condensation de ceux donnés par les quinze communistes dans les discussions que j'ai mentionné auparavant, seraient considérés comme hérétiques par M. Zametkin, puisqu'il est bien connu que le mouvement Communiste comprend deux individus en son sein, l'un étant le Communiste d'État et l'autre le Communiste Libre (« *Free Communist* »). Maintenant, mes camarades, de qui le communiste imaginaire était une représentation, et qui seront bien surpris d'apprendre de la part d'une sommité du Communisme que leurs idées ne sont qu'un *homme de paille*, appartiennent à une tendance connue sous le nom d'Anarchisme-Communiste. Une personne Anarchiste-Communiste est un homme d'abord et Communiste ensuite. Cette personne se retrouve généralement à défendre de nombreuses situations irréconciliables en même temps, croyant que la propriété et la compétition doivent mourir tout en admettant ne pas avoir l'autorité nécessaire pour les tuer, souhaitant l'égalité avant dans un même souffle d'en nier la possibilité, détestant la charité et pourtant espérant faire de la société un grand hospice, et, finalement, chevauchant deux chevaux allant dans deux directions différentes. Elle n'est usuellement pas sensible à la logique ; mais elle a un cœur quarante ou cinquante fois trop large pour une société du dix-neuvième siècle, et selon mon opinion vaut autant que le logicien ou la logicienne qui examine la société comme le naturalisme étudie les coléoptères, l'empalant sur ses syllogismes de la même façon que l'empereur Domitien empalait des mouches sur un bodkin [grosse aiguille] pour son propre amusement. Ceci dit, une personne se revendiquant anarchiste communiste, acculée, portera toujours la liberté comme une priorité. Le Communiste d'État, pour sa part, est logique. Il a confiance en l'autorité, et l'affirme. Il ridiculise la liberté individuelle qu'il considère

comme incompatible avec les intérêts de la majorité. Il crie : « Mort à la propriété et à la compétition ». Il prescrit la « saisie » et la « répression ». Il est très franc.

Maintenant, passons au « point central » de la critique, à savoir : le mauvais ajustement de l'offre à la demande dans les situations de libre compétition, résultant en une carence une fois sur mille et une surproduction le reste du temps — l'un et l'autre étant économiquement mauvais. Le Communisme, j'en déduis, créerait un système de surveillance généralisé, avec des ramifications étendues, chargé de procéder à une sorte de recensement général de la demande existante pour tout les produits manufacturiers, agricoles, miniers, forestiers, pour toutes les améliorations en terme d'éducation, de loisir ou de religion. « *Madame, combien de ballons vos garçon perdent-ils au-delà de la clôture de votre voisin ? Combien de boutons de robe votre petite fille perd-elle ? Monsieur, combien de bouteilles de bière stockez-vous chaque semaine dans votre cave ? Mademoiselle, avez-vous un amant ? Si oui, à quelle fréquence lui écrivez-vous et combien de feuilles de papier utilisez-vous pour chaque lettres ? Combien de gallons d'huile utilisez-vous dans la lampe de votre salon lorsque vous restez éveillée jusque tard le soir ? Ce n'est pas destiné à être personnel, mais vise simplement à obtenir les statistiques nécessaires pour préparer la production pour l'année prochaine en ballons, boutons, bière, huile, papier, etc. Monsieur le magasinier, montrez-moi vos livres, que le gouvernement puisse s'assurer que vous ne vendez pas plus que la quantité prescrite. Monsieur le gardien, combien de gens sont entrés dans le jardin zoologique la semaine dernière ? 2000 ? Avec le rythme de croissance actuel le gouvernement vous fournira un nouvel animal dans 6 mois. Monsieur le prêtre, vos audiences décroissent. Nous devons enquêter sur cette question. Si la demande n'est pas suffisamment forte, nous devons vous abolir.* » Juste quels moyens seront pris par la Commune en cas de manque, comme, par exemple, la défaillance des puits de gaz de l'Ouest

de la Pennsylvanie, pour continuer à distribuer les « quantités prescrites », je ne peux que le conjecturer. Elle pourrait officiellement ordonner l'introduction d'une invention pour prendre la place du produit manquant. Si cela ne fonctionne pas, je ne sais pas quel plan pourrait être adopté pour préserver l'équivalence des coûts de production dans l'échange et avoir tout le monde satisfait. L'omniscience, cependant, pourrait aider. La loi de la compétition est que le prix d'un produit se faisant plus rare augmente. La libre compétition empêcherait des raréfactions artificielles des produits sur le marché ; mais si la nature se lançait dans le commerce, la marchandise exigerait une prime en échange, jusqu'à ce qu'un substitut en ai diminué la demande. « Ah, », s'écrie le Communisme, « *Injustice* ». À qui ? « *La personne qui a été volée dans l'échange.* » Et vous, que feriez-vous ? Échanger l'équivalent du travail au premiers venus et laisser les autres sans ? Mais que devient alors l'égal droit des autres, qui auraient pu être très empressés à payer plus qu'autrui pour avoir accès à un produit — où est alors l'injustice ? Comme notre critique l'observe, cependant, la raréfaction des produits n'est pas le principal problème, la raréfaction due à des sources naturelles tout particulièrement. L'essentiel est de savoir si nous devons acquérir des licences, bénéficier de protections, subir des régulations, des étiquetages, des taxes, des confiscations, des espionnages, et généralement des manipulations, afin que des statistiques correctes puissent être obtenues et une « quantité prescrite » ; ou bien pourrions nous faire confiance aux producteurs et productrices de veiller suffisamment à leurs propres intérêts pour éviter des marchés sous-approvisionnés et surchargés ? Soit nous attendons de la part des personnes concernées la capacité de s'organiser elles-mêmes, soit nous attendons de recevoir des directives gouvernementales de la part de gens qui nous sont complètement étrangères. Pour ma part, aussitôt que je retrouverais une bureaucratie envahis-

sante fouiller dans ma cuisine, ma lessive, ma salle à manger, mon bureau, pour savoir ce que je mange, ce avec quoi je m'habille, comment ma table est dressée, combien de fois je me lave, combien de livres j'ai, si mes images sont « morales » ou « immorales », ce que je jette, etc., ad nauseam, à la manière du Pérou ou de l'Égypte antique, je préférerais laisser plusieurs milliers de choux pourrir, même s'ils s'avéraient être les miens.

Il est possible que j'apprenne quelque chose de cela.

The Twentieth Century vol. 9, no. 9
(September 1, 1892): pp. 10-11.

[Traduction : nidieunicesarnitribunfrançais.wordpress.com]

La souffrance du corps

Je n'ai jamais demandé davantage que ce que possèdent les animaux sauvages : — de l'air pur sans compter ; de temps à autre un jour pour m'étendre sur le gazon, sans avoir rien d'autre à faire qu'à lisser l'herbe entre mes doigts et regarder la voûte du ciel avec les bandes de vert et de blanc qui la bornent ; ou encore un mois au cours duquel je flotterais le long des crêtes salées ou parmi les flots d'écume, ou je dévalerais, nue, la pente d'une plage de sable ensoleillée ; la nourriture qui m'agrèerait, arrachée au sol humide, avec le temps nécessaire pour la goûter, et avec le temps qu'il faudrait, l'ayant goûtée, pour me reposer ; le sommeil quand il me viendrait, et la quiétude, afin que le sommeil puisse me quitter quand il voudrait mais pas plus tôt. — De l'air, de l'espace, un repos léger, la faculté d'aller nue quand il ne me plairait pas d'être vêtue, et habillée de vêtements lâches quand il ne me plairait pas d'être nue ; la liberté de contact avec la terre, ma mère, de me sentir unie à elle pendant la tourmente et durant le beau temps, comme le sont les êtres sauvages — voilà ce que j'ai souhaité, — cela et des relations libres avec mes semblables ; — non point aimer, me cacher et en être honteuse, mais aimer, dire « j'aime » et en être joyeuse ; — sentir les courants de dix mille années de passion me baignant, me pénétrant jusqu'au plus profond de l'être, comme il en est pour les bêtes fauves. Je n'ai point demandé davantage.

Et je n'ai rien reçu. Sur moi domine cet impitoyable tyran l'Ame ; et je ne suis rien. Elle m'a menée à la ville, où l'atmosphère est de feu et de fièvre, et elle m'a dit : “ Respire cet air. Je veux apprendre. Je ne puis m'instruire dans les champs déserts ; c'est ici que s'élèvent les temples du savoir, — demeure ! ” Et lorsque mes pauvres poumons, mes poumons

oppressés haletaient au point que ma poitrine semblait devoir éclater, mon tyran l'Ame a prononcé : “ Je vais te permettre une heure ou deux de repos ; nous prendrons le chemin de fer, j'emporterai mon livre et je lirai le long du chemin. ”

Et comme mes yeux laissaient échapper des larmes de douleur à la pensée de renoncer à la vision de liberté qui se déroulait devant eux — la vision de ce vert profond et de ce bleu immense après l'horreur des longs murs rouge-brique, l'Ame a dit : “ Je ne puis gaspiller davantage de temps ; il me faut apprendre. Lis ”. Et comme mes oreilles suppliaient qu'on leur laissât entendre le chant des grillons et la musique de la nuit, l'Ame a répondu : “ Non ; les gongs, les sifflets, les cris sont désagréables à l'ouïe ; mais entraîne-toi à écouter la voix intérieure et ces choses ne t'intéresseront plus. ”

Lorsque je me suis frappée la tête de désespoir contre les étroites parois de mon logis, des parois de briques et de mortier, l'Ame m'a interpellée. — “ Misérable esclave, m'a-t-elle dit, pourquoi ne t'envoies-tu pas, comme moi, dans les profondeurs de l'univers ? Peu importe le lieu où tu te trouves, *je suis libre* ”.

Alors que j'aurais voulu dormir, tellement que mes paupières se fermaient d'elles-mêmes, l'Ame me frappa d'un fouet en s'écriant d'une voix retentissante : “ Tiens-toi éveillée ! Absorbe un stimulant qui excite tes nerfs ébranlés. Pas le temps de dormir jusqu'à ce que la tâche soit achevée... ! ” Et le détestable poison fit son œuvre, jusqu'à ce que *Sa* volonté fût accomplie.

Lorsque je voulais traîner mes repas en longueur, l'Ame intervenait : “ Dépêche-toi ! — objectait-elle — crois-tu que j'ai le temps de m'attarder à ce spectacle dégoûtant ? Rassie-toi et sors de table ”.

Lorsque j'enviais le chien se frottant l'échine sur le sol à la chaleur du soleil, l'Ame s'est récriée : “ Me dégraderas-tu au

point de me placer au niveau des brutes ? ” Et mes chaînes se resserraient.

Lorsque je jetais les yeux sur mes semblables — que j’aspirais à les couvrir de baisers — lorsque je soupirais après l’étreinte de bras aimants et de lèvres passionnées, l’Ame, sur un ton doctoral, m’a reprise. — “ Cesse, créature d’appétits charnels, éternel rebut du genre humain ! Ta bestialité me couvrira-t-elle encore de honte ? ”

Et j’ai cédé — toujours ; muette, triste, liée. J’ai suivi le sentier que l’Ame avait choisi ; je l’ai suivie sans murmurer et sans recevoir de récompense. Me voici, épuisée avant l’âge, anémiée, sans sommeil, haletante — à demi-aveugle, souffrant par tous les membres, tremblante à la moindre feuille qui tombe. “ Peut-être — dit l’Ame — ai-je été trop loin. Reposons-nous ”. Hélas, il est trop tard. Les roses sont épandues à mes pieds, mais leur parfum ne m’atteint pas ; les branches de saules effleurent ma joue et la voûte immense est au-dessus de ma tête, mais mes paupières sont trop alourdies pour que je puisse y élever mes regards ; le vent caresse mon visage, mais je ne puis plus livrer ma gorge à son souffle ; j’entends vaguement le chant de la nuit lorsque j’attends le sommeil qui ne vient point, mais j’ai cessé de vibrer à l’unisson. Des mains pressent les miennes — je les ai attendues si longtemps — mais je suis semblable à un cadavre. Je me souviens que j’ai souhaité toutes ces choses, mais je ne possède plus le pouvoir de désirer ; seule est demeurée vive la mémoire de mon renoncement, avec la douleur qui ne cesse de l’accompagner. Et je pense parfois que si j’étais laissée seule, à moi-même... mais voici que j’entends le tyran qui complotte de me tuer. “ Certes — marmotte-t-il — le temps est révolu. Je ne veux pas être enchaînée à une carcasse en décomposition. Si c’est pour couler mes jours dans une paresse perpétuelle, autant être annihilé tout de suite. Je vais demander à cette épave un dernier ser-

vice : — Tu réclamais jadis de te plonger nue dans l'onde ;
vas-y et plonges-y pour toujours ”.

Oui — voilà ce qu'IL dit, et Moi — eh bien ! l'océan est là
qui s'étend à mes pieds.

par delà la mêlée

N° 7 — 1^{re} Série

8 Mars 1916 (p. 2)